

drier, qui en a pénétré l'esprit, aurait pu épigraphier son livre de ces deux vers d'Ephraïm Mikhaël :

Et je n'endormirai jamais mon âme triste  
Dans la sérénité des rêves accomplis

qui résument les aspirations manquées de tous ses héros.

Le bonheur, qui n'est en somme qu'une impatience insatisfaite ou le mirage d'un souvenir, M. Le Coudrier le met aux prises avec des âmes sans grand relief, mais qui n'en possèdent pas moins dans leurs fibres profondes, comme une excuse à leur banalité, des virtualités trop souvent méconnues. A part Adam et Eve qui, sans conteste, sont des personnalités de marque et dont M. Le Coudrier relate la vie d'une manière moins édifiante que Lorédano, les héros du *Bonheur impossible* sont des passants pris au hasard.

Sans les sortir d'un moule traditionnel, M. Le Coudrier leur a insufflé une vie irrésistible et ce n'est pas le seul mérite de son beau livre.

MÉMENTO. — Le 31 août 1927 est décédée à Bruxelles M<sup>lle</sup> Marie Kefer-Mali qui traduisit jadis, sous le pseudonyme d'Iwill, sept essais d'Emerson, préfacés par M. Maurice Maeterlinck. Elle avait publié en outre sous le titre : *Une Squaw*, de curieux essais philosophiques.

Dans *Le Thyrsé* du 1<sup>er</sup> septembre, M. Willy Koninckx publie une intéressante étude : *P. P. Rubens jugé par cinq grotesques*.

GEORGES MARLOW.

### CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

La Fête des Vignerons. — A propos de la *Correspondance générale* de J.-J. Rousseau. — Quelques livres : histoire littéraire, critique, poésie. — Pierre Courthion ; *Panorama de la peinture française contemporaine*, Paris, Kra. — Mémento.

Pour aujourd'hui, quelques petits livres et un grand événement.

L'événement, c'est la **Fête des Vignerons**, célébrée à Vevey durant la première quinzaine d'août.

Je n'ai pas eu la bonne fortune d'y assister. La sagesse me commanderait donc de n'en rien dire. Pourtant si elle n'était pas nommée dans cette chronique, le lecteur s'étonnerait à bon droit. J'aurais pu lui faire croire que j'y étais allé et prendre à mon compte les épithètes laudatives dont elle fut saluée par d'innom-

brables confrères. Mensonge sans intérêt, qui n'aurait pas même le mérite d'amuser son auteur. L'aveu lâché, je ne commettrais pas la folie de faire du reportage ou de la critique.

On peut heureusement parler de bien des choses, à l'occasion de cette fête. Il y a le pays où ses rites se déroulent. Il y a son peuple, ses traditions, son histoire.

Vevey possède une confrérie ou « abbaye » des Vignerons. Elle remonte au xvi<sup>e</sup> siècle et a pour patrons saint Urbain et Bacchus : la Réforme eut beaucoup moins de prise sur l'apparente mollesse des Vaudois que sur l'âpre orgueil des citoyens de Genève. Ceux-là plièrent comme le roseau et ne rompirent point ; ceux-ci luttèrent comme le chêne et furent terrassés par Calvin. Quiconque a parcouru par un beau jour d'été les villages de Lavaux et de la Côte, quiconque a bu un verre dans leurs auberges, comprend que le vigneron vaudois est protestant par convention, par propreté, comme il a des « habits du dimanche » et de l'eau pour ses ablutions.

Un poète de Lausanne, bureaucrate retraité, dont le nom m'échappe, résumait naguère cette religion vaudoise dans le distique suivant :

Le pasteur et la pompe à feu  
Sont appréciés en haut lieu.

Et sans doute n'a-t-il pas mesuré, en écrivant ces deux vers immortels, à quelle hauteur le génie de la race avait enlevé soudain sa muse prosaïque !

De tempérament, le Vaudois demeure païen, comme son frère bourguignon. Et le vrai caractère de la fête des Vignerons, c'est, à mon sens, de rendre sensible le grand mouvement collectif qui, à de certains moments, restitue à tout un peuple son âme primitive. Depuis le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, des parades, puis des cortèges accompagnèrent la distribution solennelle des récompenses accordées par l'abbaye à ses meilleurs compagnons, à ceux qui avaient le mieux soigné leur vigne et leur vin. On y chantait Bacchus et ses travaux. Peu à peu, le thème s'amplifia, pour devenir la louange de la terre et des quatre saisons. Les mascarades, les danses, les chants se haussèrent par degrés jusqu'à l'harmonie des couleurs, à la science du rythme, à la musique et à la poésie. La fête de 1865 arrachait à Théophile Gautier des cris d'admiration. Celles de 1886 et de 1905 furent plus magni-

fiques encore. Et il semble bien que 1927 ait dépassé toutes les splendeurs anciennes.

Je me garderai — et pour cause — de décrire les beautés que l'on y dénombra. Mais, deux jours avant la première représentation, je me suis arrêté à Vevey. J'ai vu les estrades où quinze mille spectateurs devaient trouver place pour suivre, en plein soleil, les évolutions de deux mille figurants. J'ai salué les drapeaux claquant à toutes les fenêtres de la ville, j'ai contemplé le vaste décor planté sur la place du Marché — toute une forteresse de la vieille Suisse — et, surtout, j'ai partagé la fièvre à la fois heureuse et angoissée avec laquelle toute une population se préparait à la joie en conjurant le ciel de se montrer aimable. Rien que cela constituait déjà un spectacle émouvant.

Quant à la pièce dont il était le prologue : « Ce n'est que la fête d'une confrérie locale, écrit M. Charly Clerc. Et c'est aussi une panégyrie universelle. Qu'au moment où le monde s'enlaidit et s'encanaille, nous puissions nous offrir pareille synthèse de beauté, voilà qui peut légitimer pour une semaine l'orgueil national. »

Le poème était de Pierre Girard, la musique de Gustave Doret (qui avait déjà écrit la partition de 1905). Tous deux recueillent d'amples éloges, mais la critique unanime proclame que le peintre Ernest Biéler, qui dessina les costumes et les accessoires, apparaît comme le véritable triomphateur de ces grandes journées.

### §

J'annonçais tantôt quelques petits livres.

Il faut que je dise auparavant quelques mots d'un très gros ouvrage : c'est la **Correspondance générale** de J.-J. Rousseau, publiée par M. P.-P. Plan. Celui-ci, en utilisant les remarquables travaux de feu Théophile Dufour, y ajoute ses découvertes personnelles et sa prodigieuse connaissance de tout ce qui touche à Jean-Jacques. Sept volumes de lettres ont déjà paru, fort bien édités par la librairie Armand Colin. Le tome septième répond chronologiquement au livre XI des *Confessions*. La *Correspondance* arrivera donc bientôt à la fin des années dont l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* a tenu à nous faire lui-même le récit. Il faut souhaiter que, tout en poursuivant la mise au jour des lettres de Rousseau, M. Plan donne une édition critique des